

# JACQUES LE RAMONEUR.

---

Or il arriva que le pauvre mourut,  
et il fut porté par les anges dans le  
sein d'Abraham.

LUC XVI, 22.

---

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX DE PARIS, ET  
SE TROUVE AU DÉPÔT CENTRAL, CHEZ HENRI SERVIER,  
LIBRAIRE, RUE DE L'ORATOIRE-SAINT-HONORÉ, N° 6.

---

1825

Tudor Hart 1972

## AVIS.

LA SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX de Paris, dont le but est de répandre de petits écrits qui présentent sous des formes variées les vérités les plus importantes et les plus belles leçons du Christianisme, a déjà publié les Traités suivans :

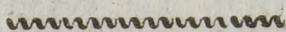
- N° 1. LE SERMON SUR LA MONTAGNE.—Prix : 3 fr. les 100 exemplaires.
- N° 2. LA FILLE DU LAITIER.— Prix : 4 fr les 100 exemp.
- N° 3. JACQUES LE RAMONEUR. — Prix : 3 fr. les 100 exemplaires.
- N° 4. LA LOTERIE.—Prix : 3 fr. les 100 exempl.
- N° 5. L'ORPHELIN, ou la Tentation du Pauvre.—Prix : 3 fr. 50 cent. les 100 exemplaires.
- N° 6. L'APOLOGIE DE SAINT PAUL DEVANT AGRIPPA.— Prix : 1 fr. 50 cent. les 100 exempl.
- N° 7. LA PRIÈRE DU CŒUR.—Prix : 3 fr. les 100 exempl.
- N° 8. CONVERSATION ENTRE DEUX AMIS.—Prix : 4 fr. les 100 exempl.
- N° 9. LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.— Prix : 1 fr. 50 cent. les 100 exempl.
- N° 10. LE PAUVRE JOSEPH.—Prix : 2 fr. 50 c. les 100 exemp.
- N° 11. L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN (en entier).— Prix : 40 fr. les 100 exempl.
- N° 12. LA CROIX DE CHRIST.—Prix : 4 fr. les 100 exempl.
- N° 13. LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.—Prix : 4 fr. 50 c. les 100 exempl.
- N° 14. LE VÉTÉRAN. — Prix : 4 fr. 50 cent. les 100 exempl.
- N° 15. LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.—Prix : 4 fr. 50 c. les 100 exempl.

On peut se procurer tous ces Traités au Dépôt central chez H. SERVIER, libraire, rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, n° 6, qui est aussi chargé de recevoir les dons et souscriptions en faveur de cette entreprise éminemment religieuse.

---

A Paris, imprimé par J. Smith,  
rue Montmorency, n° 16.

# JACQUES LE RAMONEUR.



**M.** LAMBERT allait souvent visiter les pauvres de son voisinage ; il aimait à s'informer de leurs besoins , à les soulager dans leur misère , et à leur porter les encouragemens et les consolations de l'évangile. Ne se contentant pas de profiter des occasions de faire le bien , il savait encore les faire naître. C'est ainsi qu'ayant un jour besoin d'un ramoneur , il alla le chercher lui-même , suivi de son fils , qui l'accompagnait d'ordinaire dans ses visites de charité.

Jacques le ramoneur occupait une petite chambre au sixième étage d'une maison située dans un quartier retiré. En arrivant près de la porte qu'on avait laissée entr'ouverte , M. Lambert le vit assis avec sa femme et ses trois fils autour d'une table , écoutant avec une pieuse attention la lecture d'un chapitre de la Bible , faite par un des enfans. Pour ne pas troubler l'édification de ces braves gens , il arrêta Adolphe sur le point d'entrer dans la chambre , et lui fit signe de se tenir tranquille. Quand le chapitre fut terminé , toute la famille du ramoneur se mit à genoux , et le père prononça à haute voix une prière pleine de ferveur.

Emu jusqu'aux larmes de cette scène touchante , M. Lambert ouvrit alors tout-à-fait la porte : « Mon bon ami , dit-il en entrant , je me réjouis de voir que vous connaissiez si bien votre religion , et que vous remplissiez avec les vôtres le devoir du culte domestique. J'ai entendu votre prière , c'est celle d'un chrétien qui sent vivement tout ce qu'il doit

à son Dieu , et qui est disposé à se consacrer tout entier à son service. La reconnaissance que vous éprouvez pour le Seigneur et le contentement d'esprit que vous manifestez ne sortiront jamais de ma mémoire ; j'y songerai toutes les fois que je serai tenté de me plaindre de mon sort ; votre exemple m'engagera à prier avec une nouvelle ferveur , et vivifiera ma confiance en la miséricorde divine. Mais dites-moi , je vous prie , comment avez-vous été conduit à adopter de si pieuses habitudes ? »

Le pauvre Jacques , tout déconcerté , baissait les yeux et gardait le silence. Cependant les paroles pleines de bonté de M. Lambert l'ayant un peu remis , il l'invita à s'asseoir ainsi que son fils , en leur demandant pardon à tous les deux d'oser prendre une telle liberté.

L'ordre et la propreté régnaient dans cette petite chambre , et donnaient bonne idée de la maîtresse du logis. Celle-ci s'occupait à coudre ; ses enfans , placés à ses côtés , étudiaient la leçon qu'ils devaient réciter le lendemain à l'école : « Je suis étonné , » dit M. Lambert , « que , dans un métier comme le vôtre , vous puissiez tenir votre demeure aussi propre. » — « Ce n'est pas toujours bien aisé , » répondit Jacques , « surtout quand on a de petits enfans ; mais voilà ma femme qui est une excellente ménagère , et qui , à force de frotter et de laver , y réussit assez bien. »

Le jeune Adolphe avait écouté toute cette conversation avec un grand intérêt : Mon brave homme , « dit-il au ramoneur , » votre famille est bien nombreuse , et votre état bien peu lucratif ; vous devez avoir de la peine à gagner votre vie ? — Que voulez-vous , Monsieur , je travaille autant qu'il m'est possible , et le morceau de pain bis , que je

rapporte le soir à la maison , nous semble aussi bon que les mets les plus recherchés. Dieu ne nous a jamais encore laissé manquer du nécessaire, et nous sommes contents. » — « Vous avez raison , mon ami , reprit M. Lambert , le vrai bonheur dépend plus de notre caractère que de notre situation : *La piété avec le contentement d'esprit est un grand gain* (1). Quelque chose qui arrive au chrétien , l'amour de son Dieu le fortifie , et ses espérances réjouissent son cœur. »

M. Lambert , désirant savoir comment Jacques était parvenu à ce degré de piété , et de vertu , lui demanda de nouveau quelques détails sur sa vie passée. Après s'en être excusé pendant quelque temps , celui-ci consentit à les lui donner , et commença ainsi :

« Je n'ai jamais connu mes parens , et mon enfance m'a laissé peu de souvenirs ; j'ai passé la première partie de ma jeunesse , dans un village à quatre lieues de Paris , auprès d'un paysan qui prenait soin de moi ; il était pauvre lui-même , mais son bon cœur lui tenait lieu de richesse. Il voulait m'envoyer à l'école , et m'enseigner lui-même à lire la parole de Dieu ; il me conduisait aux assemblées religieuses , et m'exerçait au culte domestique , en m'apprenant à prier. Que n'ai-je suivi ses directions ! mais , au lieu de les mettre à profit , je m'échappais d'ordinaire , et je passais les heures destinées au travail et à la prière , dans la société des plus mauvais sujets du village ; je ne tardai pas à adopter leurs habitudes vicieuses ; je mentais effrontément , je jurais avec audace , et il n'est peut-être pas de péché , à la portée de mon âge , dont je ne me sois rendu coupable.

(1) I Tim. 6, 6.

« Le bon vieillard qui m'avait élevé me prit un jour à part, et me dit qu'il allait me mettre en apprentissage chez un ramoneur de Paris. Avant que tu me quittes, ajouta-t-il, je veux t'instruire de tout ce que je sais de ton histoire, cela pourra peut-être te servir par la suite. Ma femme, sortant un matin de très-bonne heure, aperçut quelque chose devant la porte; elle m'appela, et me fit voir une corbeille couverte d'un linge; un petit enfant y était couché; ma femme te prit dans ses bras et te porta dans la maison. Nous fîmes d'inutiles recherches pour découvrir tes parens; n'étant pas assez riches pour nous charger de toi, nous fûmes obligés de faire notre rapport, et c'est aux frais de la commune que tu as été élevé jusqu'à ce jour. Maintenant que tu es grand, il faut chercher à gagner ton pain par ton travail; j'ai engagé un ramoneur de Paris à te prendre chez lui, et il m'a promis de venir te chercher demain. En me séparant de toi, mon ami, j'éprouve un sentiment douloureux; je ne puis me dire: Ce garçon sera heureux, car il emporte avec lui une bonne conscience, il est pieux et honnête, plein d'attachement pour ses devoirs. Je ne sais que trop au contraire que les leçons de ton vieux père nourricier sont demeurées sans fruit, et je crains bien que tu ne persistes dans ton honteux genre de vie, à moins que le Seigneur lui-même ne change ton cœur. Je lui demande bien vivement de te bénir et de te rappeler à la vertu et à la piété.

« Ces adieux me touchèrent un peu, cependant j'en'étais pas fâché de changer de situation; et, quoique l'idée de devenir ramoneur ne fût pas bien attrayante, je me réjouissais de ce nouvel état, parce que j'allais voir Paris dont j'avais tant en-

tendu parler : en effet, je me divertis beaucoup pendant les premiers jours ; je ne pouvais assez regarder les voitures , m'arrêter devant les boutiques et examiner les passans ; mais quand tout cela eut perdu pour moi le charme de la nouveauté , je ne tardai pas à connaître que mes espérances de bonheur n'avaient été qu'une illusion. Mon maître était un homme dur , qui me maltraitait souvent ; et comme j'étais plus jeune que mes camarades , j'étais aussi exposé à leurs mauvais traitemens.

« Je devenais plus corrompu à mesure que j'avancais en âge. J'en vins enfin à commettre de tels excès , que mes compagnons de débauche eux-mêmes s'étonnaient de ma dépravation et me la reprochaient quelquefois. Je n'entendais jamais parler de religion , excepté quand j'étais forcé d'accompagner à l'église la femme et les enfans de mon maître ; et il m'arrivait souvent de ne pas me laver le dimanche , afin d'être dispensé de les suivre et de pouvoir consacrer quelques heures de plus à la fainéantise , au jeu ou à de coupables plaisirs.

« Etant une fois occupé dès la pointe du jour à ramoner , je voulus saisir cette occasion de me divertir , et j'imaginai de passer sur le toit de la maison voisine , pour effrayer les domestiques , en frappant avec mon balai contre les fenêtres de leurs chambres , et en poussant de longs gémissemens. Je me disposais à exécuter ce projet , lorsque tout-à-coup les tuiles manquèrent sous mes pieds ; je tombai du toit dans la rue , et je me serais probablement tué du coup , si la maison eût été aussi haute que la plupart de celles de Paris. Je demurai long-temps sans connaissance ; en revenant à moi , je me trouvais à l'hôpital ; je m'étais fait plusieurs blessures , j'avais un bras cassé , je souffrais beaucoup ; c'est

en de tels momens que le plus indifférent éprouve le besoin de la religion, je le sais par ma propre expérience. Les principaux événemens de ma vie se présentèrent tour à tour à ma pensée; je me rappelai les fautes nombreuses dont je m'étais rendu coupable, les pieuses leçons de mon père nourricier, dont je n'avais fait aucun cas : pour la première fois, je pensai sérieusement à Dieu, au Sauveur, à l'immortalité de mon âme, à ma misère spirituelle : « Oh ! » me disais-je dans mon agitation, quel aurait été mon sort, si j'avais dû mourrir ! le ciel, dont je me suis si peu occupé, ne serait pas ma demeure; mais l'enfer !.... hélas ! oui, c'est à ce séjour affreux que je me verrais condamné ! Dieu est terrible dans ses châtimens, et je les ai bien mérités. » Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, les mêmes pensées se présentaient sans cesse à mon esprit; quelquefois je voulais prier, et puis je craignais que Dieu ne repoussât les vœux d'un misérable qui, au lieu de prières, avait prononcé tant de blasphêmes. L'angoisse de mon âme était extrême; je ne fus plus le maître de mes sentimens, et je m'écriai tout haut : « Mon Dieu, je l'avoue, je suis un grand pécheur, je t'en supplie, aie pitié de moi; mais non, » ajoutai-je en fondant en larmes « je suis indigne de pardon; comment un pécheur tel que moi peut-il espérer qu'il lui sera fait miséricorde ? » — « *L'Éternel est miséricordieux* (1), » me dit un pauvre cordonnier, qui occupait le lit le plus voisin du mien, et qui avait entendu mes paroles. « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs qui sentent leur corruption et qui demandent instamment qu'il leur soit fait miséricorde. Moi aussi, j'ai été un grand pécheur, mais j'ai trouvé grâce

(1) Ps. 103, 8.

devant Dieu ; c'est vous maintenant que le Seigneur appelle , écoutez comme il s'adresse à vous : *Venez à moi , vous tous qui êtes travaillés et chargés , et je vous soulagerai* (1). *Quand vos péchés seraient comme le cramoisi , ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon , ils deviendront blancs comme la laine* (2) ! — « Ce que vous dites là est-il bien véritable m'écriai-je ? « Je ne puis le croire ; Dieu est trop saint pour me faire grâce , et je suis un trop grand pécheur pour que Jésus daigne me pardonner. » — « Non, » reprit mon nouvel ami , « c'est le pardon et la paix que la parole de Dieu annonce aux pécheurs ; sa justice et sa bonté sont toutes deux manifestées dans l'expiation faite par Jésus-Christ. C'est parce que vous vous êtes blessé dans votre chute , qu'il vous a fallu un chirurgien , c'est parce que votre âme est malade , que vous avez besoin d'un sauveur. *Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin , mais ce sont ceux qui se portent mal. Je ne suis pas venu appeler à la repentance les justes , mais les pécheurs* (3), dit le Seigneur.

« Quand je me sentis un peu mieux , je priai mon compagnon de m'apprendre à lire ; car je n'avais pas fait de grands progrès à l'école , et je regrettais alors cette perte de temps ; je désirais lire dans le livre qui parle de Jésus , et qui nous enseigne comment nous pouvons être sauvés par lui. Mon ami s'y prêta volontiers : je rencontrai d'abord beaucoup de difficultés ; mais comme j'y mettais du zèle , je fus bientôt en état de déchiffrer un peu la Bible ; quelle ne fut pas ma joie , quand je pus

(1) Matth. 11, 28.

(2) Ésaïe, 1, 18.

(3) Marc, 2, 17.

lire et méditer les saintes écritures ! j'éprouvais pour la première fois un plaisir véritable ; car jusqu'alors je n'avais cherché le bonheur que dans le dérèglement ; mais aujourd'hui je sens que les véritables jouissances sont dans une conduite religieuse.

« Au bout de quelque temps , ma santé étant entièrement rétablie , je dus quitter l'hôpital , et me séparer du cordonnier. Je ne pouvais plus à chaque instant du jour chercher dans la Bible des conseils et des encouragemens ; mais , pour réparer autant que possible cette perte , j'allais tous les dimanches voir mon ami , et j'apprenais par cœur un chapitre de ce livre précieux , pour en faire le sujet de mes réflexions pendant la semaine.

« Mes camarades ne tardèrent pas à remarquer le changement qui s'était opéré en moi ; ils voyaient avec surprise que je refusais de prendre part à leurs débauches , et paraissaient disposés à croire que ma chute m'avait fait perdre l'esprit. Ceux qui avaient condamné mes folies m'accusèrent alors de tomber dans un excès contraire. Ils me tournèrent d'abord en ridicule ; mais voyant que je supportais leurs injures avec patience , et que j'étais toujours disposé à leur rendre les services qui dépendaient de moi , ils cessèrent de me faire de la peine ; quelques-uns d'entre eux , je l'espère , ont même retiré un bien véritable des leçons que j'ai été à même de leur donner.

« Je désirais ardemment de posséder une Bible , et je résolus d'économiser , afin de pouvoir en acheter une. Au bout de six mois , j'avais trois livres dix sous dans ma poche ; j'allai avec cet argent chez un libraire (1) , qui me vendit une vieille Bible , que je portai en triomphe à la maison. J'étais l'homme

(1) On trouve à tous les dépôts de la Société des Traités Religieux , des Bibles à 5 fr. 50, et même à 3 fr. ; et des Nouveaux-Testamens à 1 fr. 50 c.

du monde le plus heureux ; je passais tous mes momens de loisir à lire dans mon livre. La fille de mon maître y lisait aussi quelquefois , et elle y prit peu à peu tant de goût , que son âme ressentit l'effet salutaire de cette lecture pieuse.

« Animés des mêmes sentimens , nous nous attachâmes l'un à l'autre ; son père étant mort quand mon apprentissage touchait à sa fin , je demandai à la bonne Louise de devenir ma femme , et elle y consentit. Dieu a béni notre union , en nous accordant ces trois enfans , nous leur apprenons dès leur bas âge à aimer le Seigneur , et j'espère qu'ils seront un jour des hommes vertueux et de véritables chrétiens. Vous le voyez , Monsieur, Dieu a été avec moi jusqu'à ce jour ; il sera mon guide et mon ami pendant tout le reste de ma vie ; il me fortifiera à l'heure de la mort ; et , après la mort , *j'ai l'espérance d'être héritier de la vie éternelle* (1) ; car je sais qui est celui à qui j'ai confié mon dépôt , et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour (2). »

M. Lambert fut charmé du récit simple et touchant du ramoneur. Il prit congé de ces bonnes gens , en leur promettant de les visiter quelquefois ; et , en retournant à sa demeure : « Tu vois , mon fils , dit-il au jeune Adolphe , de quelle manière puissante la grâce opère sur des personnes placées dans un rang modeste et peu favorisé de la fortune ; le pauvre Jacques me paraît être un chrétien véritable ; et lorsque l'on considère la première partie de sa vie , on est forcé d'admirer la tendre miséricorde de Dieu , qui ne veut point que le pécheur périsse , et qui ne se lasse pas de frapper à la porte de son

(1) Tite 3, 7.

(2) II Tim. 1, 12.

cœur. Jacques a été élevé par un homme pieux ; il dépendait de lui de profiter de l'instruction qui lui était offerte ; on le conduisait aux assemblées religieuses , mais tout cela n'a été pour lui d'aucune utilité ; il persistait dans le mal ; alors le Seigneur lui adressa un autre langage ; il le châtia parce qu'il l'aimait , il le châtia pour le rappeler à son devoir , pour le forcer à venir à lui. Jacques a compris ce langage , il a obéi à la voix qui l'appelait. Pour nous , mon fils , qui jouissons de plus d'avantages , hâtons-nous de faire un bon usage des grâces de notre Dieu , *de peur qu'au jour du jugement ce pauvre ramoneur ne s'élève contrenous et ne nous condamne* (1) , *car il sera beaucoup redemandé à celui qui aura beaucoup reçu* (2). »

(1) Math. 12, 41.

(2) Luc, 12, 48.

---

Publié par la SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX DE PARIS, et se trouve au dépôt central chez M. SERVIER FILS, rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, n° 6.

( PRIX : 5 fr. les cent exemplaires. )